

« Je lutte des classes »

Les éditions Senonevero s'attachent à la publication d'une théorie critique du capitalisme, c'est-à-dire une théorie de son abolition. Une époque est maintenant révolue, celle de la libération du travail, celle du prolétariat s'affirmant comme le pôle absolu de la société : l'époque du socialisme. La révolution sera l'abolition du mode de production capitaliste et de ses classes – le prolétariat comme la bourgeoisie – et la communisation des rapports sociaux. En deçà, il n'y a aujourd'hui que la promotion de la démocratie, de la citoyenneté, l'apologie de l'alternative. Ces pratiques et ces théories n'ont d'autre horizon que le capitalisme. De la période actuelle à la révolution, nul ne connaît le chemin à parcourir : il est à faire, donc à comprendre, par des analyses et des critiques diversifiées. Nous en appelons l'élaboration. Lutte contre le capital, lutte à l'intérieur de la classe elle-même, la lutte de classe du prolétariat n'est pas le fait de muets et de décérébrés : elle est théoricienne – ni par automatisme, ni par choix. Comme la production théorique en général, nos publications sont activités. Leur nécessité est leur utilité.

ISBN : 979-10-90906-00-6

Éditions SENONEVERO, juin 2012

ARHIS, 8, rue Chateaufort, 13001 Marseille

<http://www.senonevero.net>

LOUIS MARTIN

« Je lutte des classes »

*Le mouvement contre la réforme des retraites
en France, automne 2010*





JE LUTTE DES CLASSES – dans ce slogan emblématique d'un mouvement sans illusion et sans espoir de victoire, on entend « je fais la lutte des classes ». Si on doit affirmer la lutte de classe sous cette forme ambiguë, humoristique et contradictoire, c'est que ce qui demeure un fait objectif, massif et incontournable, structurel, la lutte des classes, ne se reconnaissait plus elle-même comme un fait collectif et objectif intégrant et dépassant les manifestants individuels, mais comme un choix idéologique (politico-social) personnel.

Le succès de ce slogan malicieux et sérieux à la fois montrait que pour tous, (et surtout chacun !) les manifestations – élément central et organisateur du mouvement – affirmaient une identité ouvrière à la fois obsolète et indispensable, idéale dans les deux sens du mot : comme idéal qui serait à atteindre et comme pur concept. Comme idée de ce qui avait existé, et qui justement n'existait plus.

Cette dualité désignait à la fois la permanence de la contradiction de classes immanente au capitalisme et son caractère radicalement transformé ne donnant plus naissance à une identité *de classe* pouvant s'affirmer contre le capital. « *Je lutte des classes* » fut le nom que, dans la lutte des classes, l'implosion de l'identité ouvrière en acte s'est donnée à elle-même. À côté des manifestations où se proclamait cette identité ouvrière idéale, les secteurs en grève étaient justement ceux où des communautés de travail encore plus ou moins stables pouvaient magiquement et nostalgiquement servir de référent à cette invocation. Le slogan dit très joliment la perte de l'identité ouvrière dans la volonté de l'affirmer. Le singulier du sujet est contradictoire à ce qu'est l'appartenance de classe qui n'est pas une appartenance individuelle, l'élément d'une somme. Il n'y a pas si longtemps, comme ouvrier, à Ivry ou à Port-de-Bouc, on était, par définition, de la classe ouvrière.

« Il découle de tout le développement historique jusqu'à nos jours que les rapports collectifs dans lesquels entrent les individus d'une classe et qui étaient toujours conditionnés par leurs intérêts communs vis-à-vis d'un tiers furent toujours une communauté qui englobait ces individus uniquement en tant qu'individus moyens, dans la mesure où ils vivaient dans les conditions d'existence de leur classe ; c'était donc là, en somme, des rapports auxquels ils participaient non pas en tant qu'individus, mais en tant que membres d'une classe. » (Marx, *l'Idéologie allemande*, Éd. Sociales, p. 96.)

En ce sens, si le slogan est aussi une sorte de mise à distance reconnue de l'appartenance de classe à la-

quelle on participe paradoxalement en tant qu'individu, il n'en demeure pas moins que l'appartenance de classe n'est pas là produite et vécue comme la limite de l'action en tant que classe, c'est-à-dire comme une contradiction et une dynamique révolutionnaire, mais seulement comme la reconnaissance nostalgique que rien dans la lutte de classe ne sera plus *comme avant*.

La revendication est devenue définitivement illégitime, c'est-à-dire qu'elle ne fait plus système avec la reproduction du rapport d'exploitation comme contradiction *et* implication réciproque¹. Le mouvement contre la réforme des retraites portait une lucidité de masse sur cette illégitimité à propos d'une revendication générale que la classe capitaliste ne pouvait qu'ignorer. Dans son ambiguïté, le slogan n'est alors que l'expression symptomatique d'un mouvement qui a joué la pièce nouvelle de l'illégitimité de la revendication salariale, de la disparition de l'identité ouvrière, de la crise du rapport d'exploitation tel qu'il était ressorti de la restructuration du mode de production capitaliste initiée au milieu des années 1970, mais qui l'a jouée dans des costumes anciens. Il a évoqué anxieusement et appelé à sa rescousse les mânes des ancêtres, il leur a emprunté mots d'ordre et costumes et il a joué la

1. La disparition de l'identité ouvrière confirmée dans la reproduction du capital est corollairement la disparition de la légitimité de la revendication. Par légitimité nous n'entendons aucune reconnaissance juridique ou morale, ni l'absence de conflit, mais le fait de faire système dans l'implication réciproque entre prolétariat et capital. Nous pourrions plus justement employer le terme d'asystémie, mais c'est très laid.

nouvelle pièce historique sous cet antique et vénérable travestissement et avec ce langage d'emprunt². Mais le choix du costume n'était pas que l'effet du « poids du passé pesant comme un cauchemar sur le cerveau des vivants », ce choix avait ses raisons d'être et ses causes bien actuelles.

Quand, en France, à l'automne 2010, une fraction de la classe ouvrière revit de façon idéale le mythe de l'identité et de l'unité ouvrière, la lutte contre la réforme des retraites synthétise une multiplicité de luttes locales qui ont toutes en commun de mettre en mouvement des fractions ouvrières stables menacées ou éliminées par la fermeture ou la réforme de leur entreprise ou de leur branche. L'identité ouvrière est revécue de façon *idéale* parce qu'elle n'est plus le sens et le contenu général du rapport actuel au capital, mais cet « idéal » n'est pas fortuit, il se nourrit de luttes locales et trouve une forme synthétique adéquate dans le sujet même de la retraite, *symbole de la dignité ouvrière*.

C'est cette implosion de l'identité ouvrière dans l'asystémie de la revendication salariale et la crise du rapport d'exploitation actuel qu'il faut saisir au travers de la multiplicité des pratiques qui ont constitué ce mouvement, qui l'ont construit comme cette implosion : grandes manifestations, grèves locales spécifiques, grèves intermittentes sur les retraites mais toujours intriquées avec des revendications propres, blocages de sites de production ou de lieux de circulation, inter-

2. On aura reconnu une libre adaptation d'un paragraphe des premières pages du *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* (Marx).

ventions lycéennes, présence des chômeurs et précaires, assemblées interpro, syndicalisme de base, conflits à l'intérieur des syndicats (essentiellement de la CGT), idéologie de l'identité ouvrière, idéologie activiste d'un « dépassement potentiel » qui serait toujours là.

Face à n'importe quel mouvement social, il est facile d'avoir un point de vue analytico-téléologique (c'est par exemple le type de point de vue le plus répandu face au mouvement dit des « indignés » en 2011). Cette méthode (applicable également à « l'histoire de la pensée ») consiste à découper une lutte ou un ensemble de luttes en caractéristiques diverses (l'analyse), puis, en fonction de la suite des événements advenus ou seulement espérés par l'auteur, conformément à son système, de voir cette suite comme la réalisation de quelques-unes des caractéristiques produites par l'analyse (téléologie). Caractéristiques que l'on aura pris soin de définir conformément à la suite advenue ou espérée. Cela n'a rien à voir avec la définition des contradictions d'une lutte *prise comme un tout*, comme une problématique, et qui déterminent ses limites, son retournement ou son dépassement et non la victoire/réalisation de caractéristiques isolées comme germes.

« Dans ce mouvement se sont juxtaposées autant des formes différentes, voire contradictoires et des perspectives qui n'ont pas grand-chose en commun. De la stratégie des journées d'actions/manifestations, propriété de l'intersyndicale, aux blocages et piquets volants, aux affrontements de rue et aux grèves qui ne se sont pas généralisées. » (*Paradoxes en automne*, en pdf sur le net.) Le constat est exact, mais le but de ce

texte, surtout dans sa deuxième partie, est de montrer comment cette diversité s'est construite, comment ces divers éléments se rattachent les uns aux autres et se complètent. La diversité fait sens, forme une totalité.

Nous envisagerons d'abord la réforme des retraites dans le cours actuel du rapport d'exploitation définissant cette phase du mode de production capitaliste. Qui est concerné par cette réforme ? Comment a-t-elle pu devenir un problème général ? Nous verrons ensuite comment les diverses pratiques qui ont fait le mouvement s'impliquent entre elles, construisent une unité de ce mouvement et en font une totalité dont la définition comme relation entre *syndicalisme de base* et *unité idéale de la classe* est à peine esquissée dans cette introduction. Là, nous verrons également pourquoi ce mouvement, malgré quelques apparences et les oripeaux dont il s'est parfois couvert appartient au cycle de luttes actuel. Il s'agira ensuite de montrer comment dans la façon dont les luttes de ce mouvement ont pris l'activisme (qu'il nous faudra définir) à contrepied, on peut le considérer dans son existence et ses pratiques comme symptôme du fait de lutter en tant que classe comme limite actuelle de la lutte de classe. Enfin, nous serons amenés à analyser la crise de la représentation institutionnelle et politique ainsi que la désobjectivation paradoxale de la lutte des classes qui se sont manifestées dans ce mouvement comme critique et opposition à l'économie.